

Evasion à Salzbourg

Evasion à Salzbourg pour l'année Richard Strauss 2014. Découvrez la cité mozartienne traversée par la Salz à l'occasion



de l'année Richard Strauss (né en 1864)... **Pour le 150ème anniversaire de la naissance de Richard Strauss**, offrez-vous un séjour dans la ville de naissance de Wolfgang Amadeus Mozart. L'idée n'est pas si saugrenue si l'on se rappelle que Richard Strauss, – avec le poète et librettiste Hugo von Hofmannsthal et l'homme de théâtre Max Reinhardt ont fondé en 1922, le festival d'été de Salzbourg : y règnent l'opéra et le théâtre, surtout Mozart évidemment et les opéras de Strauss, depuis toujours interprétés par l'orchestre idoine, le Wiener Philharmoniker qui fait le déplacement attendu, espéré chaque été, de Vienne à Salzbourg : rien n'égale le raffinement hédoniste de l'orchestre viennois dans Aridane auf Naxos ou justement (programmé cette année : lire notre agenda ci après), Le chevalier à la rose (Der rosenkavalier. Cf l'admirable version de Solti chez Decca en 1968, déjà, avec le miracle viennois des Wiener Philharmoniker).

Événement majeur de l'agenda musical et lyrique en Europe, le festival de Salzbourg, l'un des plus anciens et des plus prestigieux, offre chaque été une programmation éblouissante. L'année Strauss peut être un excellent moyen d'en découvrir toutes les facettes et les nombreux attraits (certes musical, mais aussi patrimonial et touristique, gastronomique et culturel : les plus enhardis profiteront par exemple de leur escapade à Salzbourg pour aller aussi à Hellbrunn, merveille baroque et son jardin d'eau qui fut l'écrin de l'Orfeo de Monteverdi dès le début du XVIIème siècle). L'Autriche est une nation mélomane : les deux sites de Salzbourg et Hellbrunn,

facilement accessible le temps d'un long week end (4 jours par exemple) vous le démontreront. Pour célébrer son co fondateur, le festival estival de Salzburg 2014 affiche plusieurs événements Richard Strauss que classiquenews récapitule ici:

5 événements Richard Strauss à Salzburg

du 1er au 31 août 2014

Les Métamorphoses : Metamorphosen

pour sextuor de cordes

Mozarteum, grosser Saal, le 1er août 2014, 19h30

Gringolts Quartett & friends

Der Rosenkavalier

Le chevalier à la rose

Grosses Festpielhaus, les 1,5,8,11,14,17,20 et 23 août 2014

Avec Krassimira Stoyanova, Sophie Koch, Mojca Erdmann, Günther Groissböck, Wiebke Lehmkuhl... Wiener Philharmoniker. Zubin Mehta, direction. Harry Kupfer, mise en scène

Quatre derniers lieder

Grosses Haus, le 7 août 2014, 20h

Eva Maria Westbroek, soprano. Philharmonia Orchestra. Christoph Eschenbach, direction
Couplés avec la Symphonie n°9 de Bruckner

Concerts Symphoniques

Mort et transfiguration, Also sprach Zarathustra.

Grosses Haus, les 23 et 24 août 2014 à 11h

Wiener Philharmoniker. Gustavo Dudamel, direction

Une vie de héros : ein Heldenleben opus 40

Grosses Haus, le 31 août 2014, 11h

Concertgebouw Amsterdam. Mariss Jansons, direction

les infos et les modalités pratiques, billetterie sur le site
du festival de Salzbourg 2014

Feuersnot de Richard Strauss à Palerme

Opéra. Palerme : Feuersnot de Strauss au Teatro Massimo, 18-26 janvier 2014. Nouvelle production. L'année Strauss (150^e anniversaire en 2014) commence bien avec cette production palermitaine d'un opéra méconnu de Strauss, Feuersnot (1901). C'est le second opéra de Strauss après Guntram (première version 1894), et l'opus qui prélude directement à Salomé et Elektra, qui impose définitivement le compositeur sur la scène lyrique (respectivement 1905 et 1909). C'est un poème à chanter (Singgedicht) en un acte d'après les légendes flamandes de Wolf (1843).



[Palerme, Teatro Massimo](#)

Richard Strauss : Feuersnot

Du 18 au 26 janvier 2014

6 représentations

Les 18, 21, 22, 24, 25, 26 janvier 2014

18h30, 20h30

Poema cantato in un atto

Libretto di Ernst von Wolzogen

Gabriele Ferro, direction

Emma Dante, mise en scène

[voir distribution sur le site du Teatro Massimo de Palerme](#)

Munich, à une époque indéterminée.

L'histoire pourrait être une anecdote : Kunrad, l'héritier du magicien Reichart, profite de la nuit de la Saint-Jean où les enfants recueillent le bois du grand feu, de maison en maison, pour déclarer sa flamme à la jeune Diemut, qu'il embrasse en public. Pour se venger d'une telle audace, la jeune fille le piège et le fait suspendre depuis le balcon de sa chambre, où le jeune homme espérer bien la conquérir.

Usant de ses pouvoirs,

Kunrad plonge la ville (Munich) dans l'obscurité, disposé à rétablir l'ordre que si Diemut lui ouvre son cœur ... ce qui



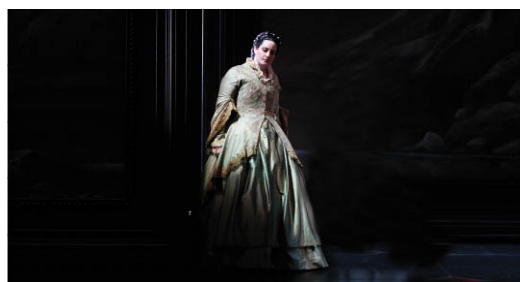
advient en fin d'action. Strauss poursuit musicalement la leçon de Wagner, exploite toutes les ressources dramatiques du livret pour emflammer son orchestre et profite ici des situations pour épingler la pensée étroite des munichois bien conformes (n'avaient-ils pas chassé Wagner et Cosima ? De sorte que l'on voit en général une allusion et défense de Wagner dans le personnage du maître de Kunrad, Reichart.

Donizetti : Anna Bolena à Bordeaux

Opéra. Bordeaux : Anna Bolena de Donizetti, du 27 mai au 8 juin 2014 ... Femme tragique. Si l'on connaît,

parmi l'abondante production de Donizetti, Lucia di Lammermoor, L'Elixir d'amour, Don

Pasquale, figurent aussi à son catalogue des opéras tout aussi passionnants, tragiques, intenses, psychologiques. Evoquant l'un des destins féminins les plus singuliers de l'Histoire, Anna Bolena est un incontestable chef-d'oeuvre. S'il excelle dans la veine comique et légère, – voyez son Don Pasquale aussi fin et subtile qu'une comédie rossinienne –, Donizetti s'impose à Paris dans la veine tragique. Certes il s'agit de faire évoluer le bel canto de Bellini (d'ailleurs le livret de Anna Bolena est signé du poète librettiste favori de Bellini : Felice Romani), ainsi Donizetti traite l'intelligence du texte avec un réalisme et une franchise de ton et de style qui prévériste, se rapproche de Verdi... Anna Bolena marque en 1830, la maturité du compositeur qui grâce à lui, connaît une



renommée européenne... Les français connaissent toujours mal une partition ardente et fiévreuse, à l'issue tragique qui inaugure sa trilogie anglaise qui se poursuit avec Maria Stuarda puis Roberto Devereux (lire ci-après). A Bordeaux, en mai et juin 2014, le rôle-titre est interprété par **Elza van den Heever**, récemment applaudie à Bordeaux dans Ariane à Naxos (le Compositeur) et Alcina (rôle-titre).

Opéra de Bordeaux

Donizetti : Anna Bolena

[Du 27 mai au 8 juin 2014](#)

[5 dates, les 27, 30 mai puis 2, 5 et 8 juin 2014](#)

nouvelle production

Opera seria en 2 actes de Donizetti ; livret de Felice Romani.
Créé à Milan, au teatro Carcano, le 26 décembre 1830

Informations
Réservations

Leonardo Vordoni, direction

Marie-Louise Bischofberger, mise en scène

Gaetano Donizetti. Avec Bellini et avant Verdi, Gaetano Donizetti (1797-1848) incarne l'essor du bel canto italien romantique. Avec Bellini, Donizetti impose à la scène lyrique le système désormais emblématique du romantisme triomphant, de la cavatine-cabalette, tremplin vocal qui met en avant les qualités interprétatives des grands solistes... Le compositeur qui meurt fou lui-même, dévoile une disposition nouvelle à l'expression ultime et radicale des passions humaines.

Passion radicale où la folie guette...

Subtilité et finesse dans la caractérisation des personnages, conception dramatique de l'orchestre, ce autant dans la veine seria, semi seria ou comique, Donizetti sait captiver son audience grâce au raffinement mélodique confié à l'orchestre, l'écriture virtuose réservée aux chanteurs, l'équilibre des tableaux capable d'exprimer sans temps morts ni faiblesses, une intrigue scénique...



Scène de folie ou de démence dévorante, scène de somnambulisme où la raison s'égare et sombre... de Lucia di Lammermoor à La Sonnambula, Donizetti ne finit pas de nous captiver par cette hantise de la perte des facultés vitales. La musique et le chant réalisent avec une intensité irrésistible une faille inédite qui dévore les protagonistes. Sa trilogie « anglaise » élaborée autour d'Elisabeth Ière et d'Henry VIII: Anna Bolena (1830), Maria Stuarda (1834, d'après Schiller qui offre à la scène lyrique l'une des confrontations de reines parmi les plus virulentes de l'histoire lyrique) et Roberto Devereux (1837), surtout Lucia di Lammermoor (1835, qui offre à toutes les cantatrices dignes de ce nom, un personnage d'amoureuse sacrifiée sombrant dans la folie et le crime...), mais aussi ses buffa d'une délicieuse émotivité tels que L'Elisir d'Amor et son chef-d'oeuvre de la fin, Don Pasquale (partition dans laquelle Donizetti sait émouvoir sans caricature en brossant le portrait d'un vieux libidineux finalement pathétique et émouvant par sa dérisoire et impuissante sincérité) ... autant d'ouvrages qui imposent le génie de Donizetti comme l'un des plus grands compositeurs italiens romantiques. D'ailleurs, Strauss quand il regarde du côté de la comédie italienne, c'est ouvertement le climat et la trame dramatique de Don Pasquale qu'il revisite pour sa comédie écrite avec Zweig, La Femme silencieuse ...

Donizetti, entre Bellini et Verdi demeure mésestimé.

Secondaire après le premier, pas toujours constant et pertinent comparé au second... On l'a trouvé à torts, passionnel rugueux voire dramaturge vulgaire aux accents appuyés sans mesure ni délicatesse (plutôt propre à Bellini). C'est oublié que sous les ténèbres d'une inspiration volontiers portée vers la folie se cache un vrai tempérament soucieux du sentiment et de la vérité émotionnelle. Or les chefs et les interprètes confondent comme souvent pathos (et maniérisme) et expressivité.

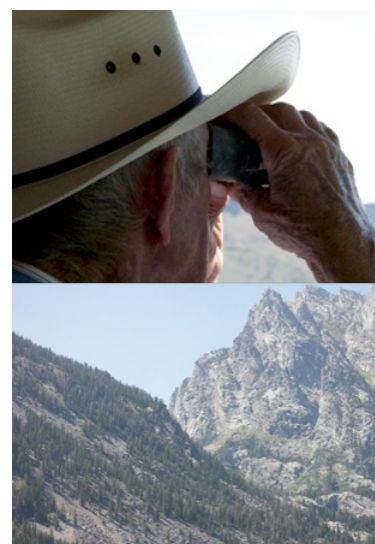
l'opéra Brokeback Mountain à Madrid

Madrid : création de l'Opéra Brokeback Mountain. Du 28 janvier au 11 février 2014.

[8 dates événements. Les 28, 30 janvier, 1,3,5,7,9 et 11 février 2014.](#)

[A partir du 28 janvier 2014, le Teatro Real de Madrid programme la création mondiale de Brokeback Mountain, l'opéra, prolongement du livre d'Annie Proulx puis du film d'Ang Lee ; en alternance avec Tristan und Isolde de Wagner \(réalisation Bill Viola et Peter Sellars\) : pour Gérard Mortier, il s'agit](#)

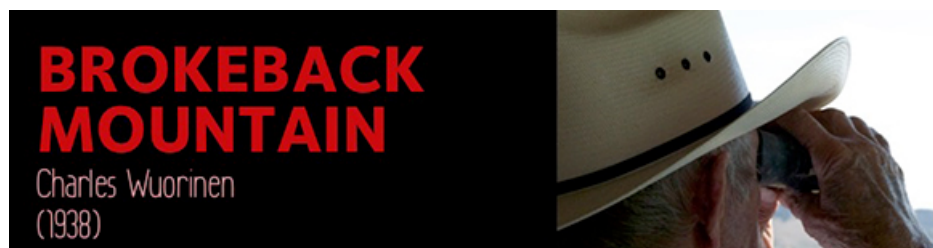
de montrer deux aspects, romantique et contemporain, d'un amour brûlant à l'issue tragique ... L'opéra a toujours aimé représenter l'expression d'une passion maudite qui dans ce monde, ne peut se réaliser pleinement. Le bonheur amoureux



n'est donc pas de ce monde.

[Voir la distribution et la présentation sur le site du Teatro real de Madrid, page création mondiale \(estreno mundial\) de Brokeback Mountain](#)

création mondiale de l'opéra brokeback Mountain à Madrid



Charles Wuorinen, compositeur pour la création de l'opéra d'après le roman d'Annie Proulx, *Brokeback Mountain*, n'en est pas à son premier ouvrage lyrique. Le New Yorkais né en 1938, a déjà été célébré entre autres pour *Haroun and the Sea of stories* (d'après Salman Rushdie) : en voyant le film (Ang Lee), puis en lisant la nouvelle originelle, il a immédiatement compris qu'il avait à faire à une action destinée à la scène lyrique. Gérard Mortier alors nouveau directeur du New York City Opera (NYCO, aujourd'hui fermé) adhère au projet et Annie Proulx pressentie consentante, réécrit elle même un livret pour le nouvel opéra. La

collaboration de la romancière au projet lyrique ajoute à la valeur de l'opéra. Passé au Teatro Real de Madrid, Gérard Mortier programme la création de Brockeback mountain qui aura lieu ainsi le 28 janvier 2014.

Les histoires d'amour qui finissent mal embrasent toujours la scène lyrique

Le fond tragique et l'impuissance voire l'extrême frustration qui naît de l'histoire d'amour entre les deux hommes (Jack Twist, ténor et Ennis del mar, baryton) ont frappé d'emblée l'inspiration du compositeur. Rien ne vaut à l'opéra une intrigue maudite, condamnée dès son amorce. La présence des éléments, de la nature, si prégnante dans la nouvelle (plutôt courte d'Annie Proulx) – les sublimes paysages des montagnes du Wyoming- incarnent en définitive cet état statique, désormais perdu, où les deux amants s'enlisent eux-mêmes : la parabole de leur impossibilité à trouver l'issue pour l'avenir de leur relation. Heureusement après la mort de Jack, Ennis en un monologue qui recueille et expose les fruits de sa métamorphose psychique, comprend qu'il a perdu le seul amour de sa vie et peut mais trop tard envisager un ailleurs autrement. Sa métamorphose est le vrai sujet de l'opéra créé à Madrid en janvier 2014. Reste la musique de Charles Wuorinen : son écriture privilégie-t-elle l'universalité poétique et

absolue d'un amour pur et entier, ou rétablit-elle dans ses propres options l'action destructrice du contexte et de l'environnement concret et social sur une passion jugée » immorale » ?



Brokeback Mountain en opéra. La fin de l'opéra qui enchaîne les péripéties réalistes d'un amour tenu secret donc avorté, comptant seulement quelques effusions à peine explicites, impose après la mort de Jack, **le long monologue d'Ennis**. Après la perte de son amant, le cow boy avoue l'état d'une passion

où ont pesé la frustration, la dissimulation, le silence. Ne rien dire, surtout pas à l'intéressé ses vrais sentiments. Rongé par le regret d'avoir mesuré, réfréné, tué cet amour, Ennis avoue sa déchirure et sa compassion : » *Jack, I swear...* » dit-il en conclusion de l'opéra (Jack, je jure...) : ce serment final prononcé montre à quel point la mort de celui qu'il a aimé, suscite un terrible tremblement de terre psychique. Le héros rescapé, enfin loquace, tire la leçon de ce que s'est passé dans sa vie. En reconnaissant qu'il ne vivra plus jamais un tel amour, Ennis rend un dernier hommage bouleversant à Jack. Un aveu décalé adressé face au public, en l'absence de celui qui n'est plus. Difficile de se laisser porter et saisir par l'action de l'opéra quand on garde en mémoire la force précédente du film d'Ang Lee, la violence suggestive de la nouvelle d'Annie Proulx. Reconnaissons que l'architecture et l'écriture dramaturgique de la partition créée à Madrid conserve grâce à la plume de l'écrivain – complice de l'aventure, son épure et son économie. La musique quant à elle, éclaire les milles tempêtes qui peu à peu mène à la mort de Jack, puis à la prise de conscience finale d'Ennis. C'est évidemment une réussite. L'opéra ainsi créé n'affecte en rien la puissance du sujet. Au contraire il en éclaire à sa façon la tension tragique. Eclairs lugubres dès le début (vibration de la corde grave), déchirements multiples qui depuis la fosse, expriment l'épreuve émotionnelle qui attend les protagonistes... et les spectateurs avec eux.

Johann Strauss II : La Chauve Souris à Nice

Nice, Opéra: La Chauve Souris. Du 17 au 23 janvier 2014. Nouvelle production en 4 dates. A l'initiative du nouveau directeur artistique, Marc Adam (depuis novembre 2012), l'Opéra de Nice confirme sa nouvelle orientation lyrique et artistique et présente sa nouvelle production de La Chauve souris à partir du 17 janvier 2014. L'oeuvre



la plus célèbre de la scène viennoise de la fin du XIX ème siècle fut écrite par un libéral, convaincu par les idéaux révolutionnaires. Johann Strauss fils fut un être sanguin, passionné par la musique, violoniste virtuose (comme son père qui tenta d'empêcher toujours mais vainement sa carrière), travailleur acharné, célèbre de Vienne à Saint-Pétersbourg. Sa vie affective est digne d'un roman fleuve. sa première opérette immédiatement applaudie dans toute l'Europe, La Chauve Souris resplendit et s'envole de nouveau, cycle habituel au moment des fêtes: il y est question d'une société plus éprises de divertissements et de champagne que de sacrifice et de tragédie héroïque.

[Nice, Opéra](#)

[Johann Strauss II](#)

[La Chauve Souris, 1874](#)

[Die Fledermaus](#)

[Nouvelle production](#)

[4 dates : les 17, 21 et 23 janvier 2014 à 20h, le 19 janvier à 15h.](#)

Informations
Réservations

[Informations et réservations sur le site de l'Opéra de Nice](#)

Nouvelle Chauve souris à Nice

Opérette en trois actes

Livret de Karl Haffner et Richard Genée d'après le vaudeville de Meilhac et Halévy Le réveillon

Créée à Vienne le 5 avril 1874

Texte chanté et dialogue en français

Adaptation Robin Belfond

[Johann Strauss fils \(1825-1899\)](#)

[La Chauve souris, 1874](#)

NOUVELLE PRODUCTION en coopération avec le Salzburger Landestheater

Direction musicale Bruno Ferrandis

Mise en scène Andreas Gergen

Décors Court Watson

Costumes Regina Schill

Lumières Patrick Méeüs

Chorégraphie Pascale Sabine Chevroton

Orchestre Philharmonique de Nice

Choeur de l'Opéra de Nice

Eisenstein Fabrice Dalis

Rosalinde Sophie Marin-Degor

Franck Bernard Imbert

Prince Orlofsky Karine Ohanyan

Alfred Christian Baumgaertel

Docteur Falke Boris Grappe

Docteur Blind Frédéric Diquero

Adèle Melody Louledjian

Ida Virginie Maraskin-Berrou

Frosch Noëlle Perna

L'élégant rebelle



Johann Strauss fils a 49 ans lorsque, après avoir composé un catalogue inégalé de valse, qui a fait de lui l'empereur de la danse viennoise, il écrit sa première opérette *La Chauve Souris*, en 1874. A l'époque où les impressionnistes préparent la révolution chromatique qui reformera la perception de la peinture, le "directeur des bals de la Cour", admiré de Wagner, Brahms et Liszt,

enchante à nouveau son public au théâtre. Strauss s'inspire d'un vaudeville rédigé par les librettistes d'Offenbach (lequel a alors composé la majorité de son oeuvre lyrique). En effet, Meillac et Halévy lui "offrent" le prétexte à rebondissements d'une pièce, *Le Réveillon*, dont l'action est elle-même tirée de la pièce allemande de Benedix, *La Prison*. Au départ, il s'agit de la vengeance d'un notaire (qui deviendra le Docteur Falke dans la pièce de Strauss): maître Duparquet souhaite en effet punir son ami Gaillardin de l'avoir obligé à rentrer costumé, à l'aube, après une soirée bien arrosée, semant le ridicule sur son passage. Le notaire invite son ami au dîner d'un prince russe où sont également réunis le directeur de la prison où il doit séjourner, ainsi que quelques "cocottes".

Strauss et son librettiste, Richard Genée, transforment

l'intrigue et les personnages: Gaillardin, le sujet de la vengeance devient Eisenstein et le dîner russe fait place à une grande cérémonie masquée, conduisant à un bal typiquement viennois chez un prince, Orlofsky, riche et désabusé. Au souper paraissent l'épouse d'Eisenstein (Rosalinde), déguisée en comtesse hongroise (superbe prétexte pour le compositeur à composer un air typique) et aussi sa femme de chambre (Adèle), qui se présente comme une grande actrice. Au final, comme porté par l'élan des rythmes suscités par la composition, Strauss écrit sa Chauve Souris en 43 jours, en en faisant un hymne irrépressible à la valse et au "roi" champagne. Au-delà de la comédie des masques, Strauss, comme Offenbach vis à vis de la société du Second Empire, brosse un portrait critique de la société de son époque, en particulier la faculté de la classe moyenne et bourgeoise à rompre toute licence pour "oublier" l'infamie et les misères suscités par le krach boursier contemporain, comme à s'élever socialement et prétendre au divertissement aristocratique. L'oeuvre est créée au Théâtre en der Wien, le 5 avril 1874.

Les Johann Strauss, le fils contre le père

Il y a comme toujours dans l'oeuvre légère de la sédition et une pointe acerbe tendue contre les dérèglements de la société contemporaine. L'univers de la prison, dans la Chauve Souris, met en vérité, l'accent sur des tares qu'il faudra bien régler un jour. La contestation et l'esprit de la revanche, comme celui de la vengeance, animent tout l'ouvrage: sous l'action du déguisement, il s'agit bien de donner une leçon contre celui qui produit l'humiliation. Y aurait-il des liens avec la propre vie de Johann Strauss fils qui fut toujours opposé à son père? En effet, tous deux ne se sont jamais entendus. Le père abandonne très tôt la cellule familiale pour convoler avec sa maîtresse Emilie: Johann fils n'a que 10 ans (1835). Sa mère Anna demande le divorce et éduque seule ses enfants avec une petite pension allouée par son ancien mari, alors que celui-ci mène bon train avec sa maîtresse. Pire, le père interdit à son fils de jouer (comme lui) du violon et de

devenir musicien, quand sa mère l'encourage dans ses études et recopie même ses compositions. Il tentera même de saboter la première soirée de concert officielle de son fils en 1844, mais vainement. Après la révolution de 1848, les deux Johann, père et fils deviennent des ennemis politiques: le premier, dans la marche de Radetsky entonne une hymne monarchiste pour celui qui a réprimé dans le sang les révoltés lombards, le second est le porte-parole de la force étudiante, rallié aux révolutionnaires et libéral. Le 3 décembre 1848, Johann le fils fait jouer La Marseillaise, ce qui lui vaut d'être inquiété par la police de l'Empereur d'Autriche et d'être mis sous contrôle. Après la mort de son père (1849), Johann fils dirige toute la musique à Vienne, héritant de son orchestre et de ses fonctions: il est fait régent des bals de la Cour Impériale, et au terme d'une tournée qui le mène de Dresde à Hambourg, est retrouvé inconscient en 1852, pour surmenage.

Vie de Johann Strauss fils

Simultanément à Vienne, Johann Strauss suscite un immense succès en Russie: invité à Pavlosk, près de Saint-Pétersbourg, il y signe un contrat annuel pour donner des concerts de musique viennoise (1855). En 1858, il rencontre une aristocrate russe Olga Smirnitzkaya qui devient sa maîtresse et qu'il voudrait épouser, mais deux années plus tard, ils doivent se séparer, la famille de la jeune femme refusant qu'il épouse un roturier. De retour à Vienne, Johann rencontre la cantatrice Jetty Treffz (1861) au cours d'une soirée dont le Baron Mortiz Todesco qui est aussi l'amant de Jetty, a le secret: le bal masqué de la Chauve Souris recréerait-il ces fastes éphémères qu'a réellement connus Strauss? Jetty décide d'épouser Johann Strauss en 1862. L'orchestre familial compte deux autres chefs, les deux frères de Johann, Josef et Eduard Strauss. La position de Johann s'élève encore: en étant nommé en 1863 (au moment où Offenbach connaît lui aussi une ascension musicale à Paris progressive), Hofball Musikdirektor, il renonce à jouer dans les faubourgs.

Ses frères, Josef et Eduard créent une nouvelle société de musique. Parallèlement à ses activités de chef et de compositeur, Johann s'intéresse à la musique contemporaine: il dirige Wagner dès 1854 (ouverture de Tannhäuser), rencontre Brahms en 1862, dirige aussi la musique de Tchaïkovsky (1865, l'année où Offenbach fait jouer La Belle Hélène). En 1867, il donne Le beau Danube Bleu, sans succès!, puis participe à l'Exposition universelle de Paris, pour laquelle Offenbach a composé La Grande Duchesse de Gérolstein et surtout La Vie Parisienne. Les années 1870 sont noires: Johann perd sa mère, Anna, puis son frère Josef, de santé fragile et surmené dès 1865.

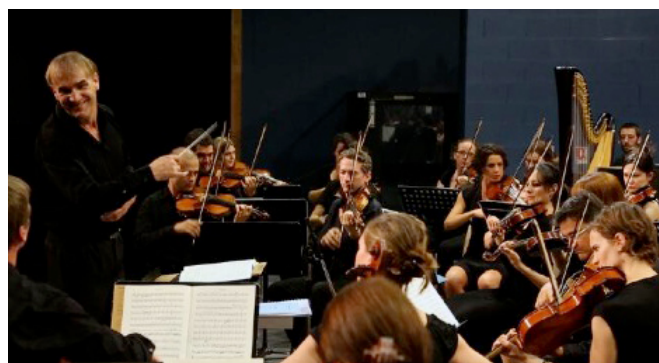
En 1873, un krach boursier ruine les bourgeois et une grande partie de la noblesse viennoise. Le banquier juif Rotschild qui a senti le vent venir, a transféré tous ses biens avant la crise: il a sauvé sa fortune, ce qui sème une levée d'antisémitisme. C'est à cette époque que Johann Strauss crée Die Fledermaus, La Chauve Souris qui recueille un succès assez tiède. En 1877, succès du Baron Tzigane, non pas à Vienne mais à Paris. Johann retrouve le cadavre de son épouse Jetty dans leur maison: pris de panique, le compositeur s'enfuit en Italie. En 1878, le compositeur épouse Angelica Dietrich: leur liaison ne durera pas, et Johann rencontre Adèle Deutsch, jeune veuve de 21 ans. Il en a 53. 1883: double première à Berlin et à Vienne d'Une nuit à Venise. Johann Strauss est devenu une personnalité reconnue: pour les 40 ans de sa carrière viennoise, en 1884, il est nommé "citoyen de Vienne". En 1885, à 50 ans, Johann quitte l'Autriche: il se convertit au protestantisme pour épouser Adèle (1887). EN 1894, célébration du jubilé de Johann Strauss comme compositeur: à Hambourg, Mahler joue Die Fledermaus, et Richard Strauss dirige Perpetuum mobile au Concert Philharmonique de Berlin. L'année de sa mort, le compositeur assiste (et participe) au 25ème anniversaire de La Chauve Souris (22 mai, Hofoper), puis s'éteint le 3 juin suivant. Le 25 octobre 1899, une cérémonie

funèbre est organisée: le Requiem allemand de Brahms est interprété. En 1907, Eduard Strauss a dissout l'orchestre familiale en 1901, fait brûler l'ensemble des partitions de la société familial dont des manuscrits inédits et précieux.³ Je ne peux pas faire autrement", dira-t-il énigmatique. Il meurt en 1916. Adèle Strauss survivra à son époux jusqu'en 1930.

Crédit photographique: Johann Strauss et Johannes Brahms (DR)

Daniel Kawka dirige l'Orchestre OSE

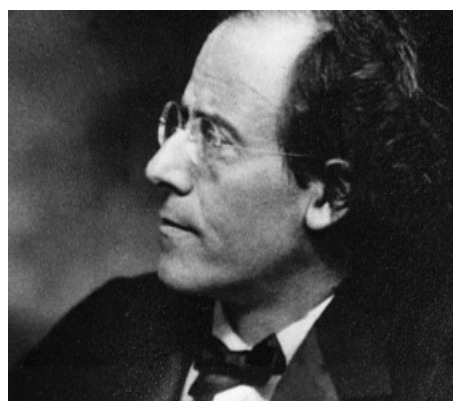
Orchestre OSE. Daniel Kawka. Concert Gustav Mahler: Mort à Venise. Du 24 janvier au 8 février 2014. A partir du film de Visconti qui sur les traces de Thomas Mann, imagine le compositeur Gustav Mahler vivant ses derniers instants à



Venise à l'époque d'une épidémie, l'Orchestre Ose et Daniel Kawka célèbrent les feux flamboyants de ce romantisme enivrant spécifiquement vénitien (lagunaire) à partir du fameux Adagietto de la Symphonie n°5 de Mahler (1902), véritable emblème du film : le mouvement est selon les sources accompagnant la genèse de la Symphonie, un hymne amoureux à son épouse, Alma Mahler.

Le chant mahlérien, Mort à Venise

A partir du 24 janvier 2014, l'Orchestre OSE et Daniel Kawka inaugurent leur activité musicale, dédiant leur premier programme à l'univers bouleversant du compositeur Gustav Mahler, véritable génie symphoniste à l'époque où Richard Strauss développe sa propre écriture orchestrale ...



La grâce qui prend son envol à partir des combinaisons de harpes et des cordes sert de passerelle entre deux grands cycles de mélodies : **les Rückert lieder et les Kindertotenlieder** ... le premier marqué par l'essor d'un amour naissant, le second par la désespoir du deuil né des enfants morts (une épreuve endurée

par Gustav Mahler après la perte de ses deux jeunes filles) ... A leur création en 1905 à Vienne, les deux cycles chantés suscitent un immense succès jamais démenti jusqu'à nos jours. Pour clore ce superbe programme, Daniel Kawka dont la passion pour l'oeuvre mahlérienne est incontestable, ajoute l'**Adagio de la Symphonie n°10** (composée à partir de 1910, laissée inachevée à la mort de l'auteur en 1911), autre accomplissement irrésistible sur le plan du développement orchestral ... un appel aux cimes, l'expérience d'une conscience éprouvée ayant enfin résolu ses angoisses et ses inquiétudes passées. Il est d'autant plus pertinent d'associer cycle de lieder et adagios symphoniques que l'écriture du Mahler symphoniste se nourrit de ses propres mélodies écrites pour la voix.



programme

1ère partie

Kindertoten Lieder / Chants pour voix et orchestre
(20 min environ)

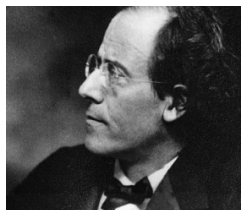
Symphonie n°10, Adagio / Pour orchestre seul
(25 min environ)

Entracte

2ème partie

Ruckert Lieder / Chants pour voix et orchestre
(25 min environ)

Symphonie n°5, Adagietto « Mort à Venise »
Pour orchestre seul (10 min environ)



Agenda 2014 :

Tournée Gustav Mahler par l'Orchestre Ose

Vincent Le Texier, baryton

Daniel Kawka, direction

5 dates en janvier et février 2014

pour vivre le grand frisson wagnérien

Aprofondir:

[Lire notre dossier spécial Rückert lieder](#) (1901-1902)

[Lire notre dossier spécial Kindertotenlieder](#) (1901-1904)

5 dates événements :

- 🎵 24 janvier 2014 : La Rampe, Echirolles (38), 20h
- 🎵 28 janvier 2014 : Le Grand Angle, Voiron (38), 20h
- 🎵 29 janvier 2014 : Le Dôme Théâtre, Albertville (73), 20h30
- 🎵 7 février 2014 : Théâtre de Privas, Privas (07), 20h30
- 🎵 8 février : Théâtre Théo Argence, Saint Priest (69), 17h

Durée totale du concert: 1h40, avec entracte

Effectif: 80 musiciens

Chaque œuvre est précédée d'une lecture de lettres d'amour écrites de Gustav Mahler et adressées à Alma Mahler

Informations, réservations sur [le site de l'Orchestre Ose](#)

Informations
Réservations

Autre dates de l'Orchestre OSE en 2014 :
Programme Stravinsky, Tchaïkovski, Bizet
les 10, 11 et 12 juillet 2014

Festival Berlioz le 21 août 2014

Le programme Gustav Mahler : Mort à Venise est repris le 30 septembre 2014 à Aix :

[30 septembre 2014 : Grand Théâtre de Provence \(13\)](#)



OSE, l'orchestre nouvelle génération



Le chef Daniel Kawka lance en 2013 un nouvel orchestre d'un genre nouveau: OSE. Plus inventif, plus direct, plus audacieux dans l'expérience orchestrale ... et donc plus interactif, en s'adressant directement à tous ceux qui souhaitent suivre et vivre à ses côtés une nouvelle aventure musicale au coeur de l'expérience orchestrale. Le dialogue qu'il propose à ses futurs abonnés est d'un nouveau type. Les premiers concerts (comme un prélude) se sont réalisés en juillet et octobre 2013, avant la grande tournée » le chant mahlérien : Mort à

Venise » (oeuvres symphoniques de Gustav Mahler) en janvier et février 2014.

La première saison musicale de l'Orchestre débute véritablement en 2014 du 22 janvier au 9 février 2014, avec plusieurs concerts en Suisse (Montreux) et en France. C'est une tournée très prometteuse sur le thème » Mahler à Venise « , avec le baryton Vincent le Texier ... Nouveau dans ses missions, nouveau par son fonctionnement, nouveau dans sa façon de vivre la musique ... Ose est un orchestre de musiciens professionnels qui entend renouveler totalement l'approche de la musique classique, l'expérience du concert classique, la relation avec les musiciens ... L'originalité du concept en revient au chef Daniel Kawka, initiateur du projet, qui offre ainsi une nouvelle manière de vivre l'expérience symphonique.

Le concept OSE



Porté par le succès populaire des premiers concerts symphoniques de son nouvel orchestre en 2011 et 2012, **Daniel Kawka a créé OSE, l'Orchestre Symphonique nouvelle génération**, à partir d'un noyau de 100 instrumentistes professionnels, jouant sur instrument modernes. Le but est clair : innover, partager, sublimer ... Inventer de nouvelles formes de concerts et de pratiques musicales artistes/publics ; exprimer une nouvelle vision de la musique symphonique ; favoriser l'émotion et le partage de l'expérience orchestrale... quoi de plus magique et exaltant que de vibrer ensemble ? C'est le défi que propose aujourd'hui l'Orchestre OSE.

Personnalité humaine attachante et généreuse, Daniel Kawka a

créé l'Ensemble Orchestral Contemporain il y a plus de 20 ans (1992) dont l'activité et l'engagement pour le répertoire moderne et contemporain, de Mahler à Boulez et Denisov ... ([lire notre critique du cd EDISON DENISOV : Au plus haut des cieux](#)) s'inscrit durablement et de façon exemplaire dans le paysage symphonique hexagonal ; le travail méticuleux sur le sens des partitions, la complicité née entre les interprètes, le charisme du chef surtout qui assure l'excellence de chaque session font de l'EOC, l'un des acteurs majeurs parmi les orchestres français dignes de ce nom. Classiquenews a régulièrement accompagné les champs de recherche et de réalisation de l'orchestre de Daniel Kawka, et salué au moment de leurs publications les disques parus dans la continuité des concerts.

Parmi les accomplissements discographiques réalisés sous la direction de Daniel Kawka, citons : [Dérives I et II de Pierre Boulez \(Naïve\)](#), Denisov : Au plus haut des cieux (album dédié à l'oeuvre d'Edison Denisov (Harmonia Mundi) ... entre autres parmi les sommets discographiques emblématiques de leur démarche artistique, sans omettre l'excellente monographie consacrée à l'oeuvre aux références picturales d'Hugues Dufour ([Hugues Dufour : Les Météores](#)). Défrichement, audace, risques assumés ... Daniel Kawka peut être fier de son parcours avec l'EOC. Avec l'orchestre de la RAI, Daniel Kawka a également livré pour le centenaire [Barber, un disque éblouissant comprenant le Concert pour piano et 3 Essays \(réalisé en 2008\)](#).



En tant que chef invité, Daniel Kawka étonne, surprend, convainc dans tous les projets qui lui sont proposés ; prolongeant l'expérience du plateau comme chef dirigeant les concerts symphoniques, il est aussi un superbe interprète lyrique.

Classiquenews a tout autant souligné l'acuité et la finesse analytique de sa direction, d'une éloquence millimétrée souvent exceptionnelle, sachant ciseler l'expression du drame mais aussi assurer les liens organiques des parties entre elles comme un véritable architecte ; à ce titre, Daniel Kawka est l'un des chefs les plus captivants de notre époque : nous nous souvenons de son Château de Barbe Bleue récemment repris à Angers Nantes Opéra, ou encore, l'excellent Tristan und Isolde de Wagner (mise en scène d'Olivier Py) à Dijon : l'écoulement de l'acte II était à lui seul d'une tension poétique à couper le souffle ... grands moments décidément, permis par un musicien sensible et d'une rare pertinence. La production légendaire était d'autant plus remarquable qu'elle n'est jamais venue à Paris ! En octobre 2013, Daniel Kawka a dirigé le Ring de Wagner pour commémorer le bicentenaire 2013 de Wagner: un nouveau cycle interprétatif qui sur le plan musical s'est imposé comme une nouvelle expérience wagnérienne incontournable au cours de l'année Wagner 2013 : souplesse du geste, clarté, articulation, éloquence de la direction, profondeur et justesse poétique de la vision, le Wagner de Daniel Kawka s'est révélé totalement passionnant (d'autant plus convaincant que le chef a du faire travailler un orchestre quasiment monté au dernier moment pour cette aventure lyrique dijonnaise) ... Voilà autant de raisons qui soulignent le lancement de l'Orchestre OSE, tel un événement majeur en France.

Trio Wanderer à Caluire (69)

[Caluire \(69\), week end Trio Wanderer, les 18 et 19 janvier 2014.](#) Deux concerts et des rencontres avec le public, c'est presque une résidence pour le Trio Wanderer. Et Marie-Christine Barrault est partenaire vocale pour illustrer le

parcours lisztien entre Suisse et littérature, après que les chambristes français aient voyagé du côté de chez Schubert, Brahms et Fauré. Ce « parlé-chanté » romantique constitue la première d'une formule qui s'expérimente à Caluire.

Les Wanderer pour un week end romantique à Caluire

Le Radiant, Caluire (69)

Week-end des 18-19 janvier 2014 : concerts et rencontres Schubert, Brahms, Liszt, Fauré

Wanderer et voyageurs

« Wanderer, Winterreise », ces mots en « romantique-allemand » (comme on le dirait d'un dialecte très particulier des langues germaniques) roulent dans notre mémoire de Français tout de même un peu jaloux des profondeurs et de l'imaginaire



qu'atteignirent outre-Rhin musiciens, écrivains et peintres entre fin XVIIIe et milieu XIXe. A côté, nos « voyage et voyageurs » semblent presque privés de magie, et un rien pauvres, même si nous pouvons placer en arrière-plan les somptuosités d'un Chateaubriand et plus tard de Delacroix et Baudelaire... Question d'optique et d'harmoniques ? Il est vrai que la réminiscence d'un Schubert ou d'un Friedrich – ils « voyagèrent » bien peu, sinon dans leur esprit et leur cœur – viendrait aussitôt nous suggérer que le nombre réellement

parcouru de lieues ou de kilomètres ne fait pas grand-chose à l'affaire.

Une fin de semaine-événement

Alors quand un des groupes de musique de chambre les plus internationalement célèbres se place sous le signe du voyage, et s'il est français, il ne s'appellera pas « Trio Voyageur », mais « Trio Wanderer », sans doute en hommage au compositeur qui aura laissé par la voix (voie ?) du lied et même du piano l'exploration la plus obsessive et affective de ce voyage qui n'aura pas été seulement celui des hardis explorateurs de la terre et des mers.

La saison précédente, les trois Wanderer avaient été invités par le Radiant de Caluire(périphérie nord de Lyon), qui consacre dans sa salle rénovée une toute petite part de sa programmation multi-culturelle (théâtre, et ce qu'on nommait naguère « la variété ») à la musique « classique ». Voici début janvier notre Trio, cette fois convié non seulement à un concert, mais à une présence de deux jours. Ce « week-end événement » s'apparente à une très brève résidence, où une master-class (zut, disons classe de maître(s) puisqu'on peut traduire en « ancien français »), une conférence et un brunch musical (pardon : un mi-déjeuner) accompagnent les deux concerts du samedi soir et du dimanche après-midi.

Johannes le Nordique

Les Wanderer – un pianiste plutôt extraverti et « Florestan », Vincent Coq, un violoniste, Jean-Marc Phillips-Varjabédian, et un violoncelliste, Raphaël Pidoux, plutôt...à l'inverse, apparemment « Eusebius », pour reprendre les termes du double schumannien – sont particulièrement « chez eux » avec Brahms. Pour le Quatuor op.25, ils sont rejoints par l'altiste Christophe Gaugué (ils ont enregistré l'œuvre avec lui). Brahms y est en « sa maturité de jeunesse » (risquons l'oxymore pour l'ardent ex-adolescent qui enthousiasma Schumann et s'enflamma pour Clara, avant que la mort tragique de Robert contraigne Johannes à renoncer à ses projets

amoureux), et l'œuvre résonne de l'alternance entre romantisme d'inspiration et déjà-classicisme structurel. Et les deux versants du romantisme s'y expriment, tumulte qui sous-tend l'allegro initial, abandon au rêve nocturne qui envahit l'intermezzo et l'andante. Le Quatuor, terminé en 1861 – chez des amis à la campagne, situation qui a toujours plu à Brahms-le-Nordique – culmine dans les emportements du très long presto, « alla zingarese », où l'âme tzigane se confie tour à tour dans la mélancolie et dans une exaltation aux allures de sauvagerie. Voici Brahms enfin libéré en sa modernité implicite, lui qui (dit-on) s'endormit en écoutant la si progressiste Sonate de Liszt et en tout cas devint (volens nolens ?) le héraut d'une musique plus sage contre les audaces de Wagner et Liszt.

Les cloches de Montgauzy et le vent d'ouest

Schubert est salué au passage, depuis les rives entre crépuscule et aube, puisque ce bref adagio isolé –peut-être servit-il d'insertion « lente » pour le futur grand Trio en si bémol de 1827 – se nomme aussi Notturmo. Mais là c'est l'éditeur Diabelli qui voulait faire un coup de comm-pub... Le climat est plutôt agité en son centre, mais doucement lyrique au début et à la fin qui chantent la même mélode tendre. Puis nos Voyageurs parcourent dans le 2e Quatuor op.45 une ample contrée où Gabriel Fauré, l'Ariégeois devenu depuis longtemps Parisien , se remémore fort proustiennement son enfance dans un sublime andante où lui-même joue le Narrateur de son Temps Perdu (à 42 ans, en 1887), « relevant les distances » comme en un Combray des Pyrénées Orientales : « Je me souviens avoir traduit là, presque involontairement, le souvenir bien lointain d'une sonnerie de cloches qui, le soir à Montgauzy, nous arrivait d'un village nommé Cadirac lorsque le vent soufflait de l'ouest. Un fait extérieur nous engourdit dans un genre de pensées si imprécises qu'en réalité elles ne sont pas des pensées et cependant quelque chose où on se complaît... » Les autres mouvements sont tout d'élan, parfois à la limite de la violence des passions, architecture, rythmique et harmonie

heureuses de se rencontrer pour un chef-d'œuvre qui marque l'irréversible entrée du compositeur dans une maturité qui ne cédera plus aux charmes mondains et ira inscrire son automne – via la musique de chambre, surtout – dans d'ultimes partitions austères et bouleversantes.

Le premier ? Non, le seul !

Bien, Voyageurs ou...mais comment le dit-on en hongrois ? Car le 2e concert, « lettres d'un voyageur », est consacré à Franz Liszt. Ici le Trio – qui se réduit, dans quatre des cinq partitions, aussi à Duo – est en dialogue avec la voix non strictement chantée, mais si musicienne, d'une récitante de textes. On chercherait en effet dans l'œuvre du compositeur franco-hongrois une musique de chambre à la hauteur de celle de ses frères romantiques, Schubert, Schumann ou Brahms. On dira qu'il n'est pas besoin pour assumer le romantisme d'autre instrument qu'un piano : ainsi Chopin... (mais Liszt par la mélodie, l'orchestral et le choral a aussi agrandi ses horizons à la dimension de ses rêves !). Liszt fut « le » pianiste du XIXe – « le premier ? non le seul », disait une dame qui s'y connaissait en admiration), et pour la révélation de son génie autant que par nécessité de la rencontre et du destin, un Voyageur immense.

Libre enfin de mille liens

En témoigne un texte de 1837 que la récitante aura peut-être inscrit à son programme : « Encore un jour, et je pars. Libre enfin de mille liens, plus chimériques que réels, dont l'homme laisse si puérilement enchaîner sa volonté, je pars pour des pays inconnus qu'habitent depuis longtemps mon désir et mon espérance. Comme l'oiseau qui vient de briser les barreaux de son étroite prison, la fantaisie secoue ses ailes alourdies, et la voilà prenant son vol à travers l'espace. Heureux, cent fois heureux le voyageur ! Heureux qui sait briser avec les choses avant d'être brisé par elles ! L'artiste (ne doit) se bâtir nulle part de demeure solide. N'est-il pas toujours étranger parmi les hommes ? ».

Une actrice française très mélomane

L'auteur de cette superbe déclaration d'indépendance, que Liszt ne renia jamais dans ses actes et son œuvre, il appartient donc à Marie-Christine Barrault d'en être la traductrice. La comédienne, au théâtre ou au cinéma, a su se



conserver au Texte regardé comme un principe avec lequel on ne transige pas. Les cinéphiles n'ont pas oublié « la jeune fille, catholique et blonde » qu'elle incarnait en face de la si laïque (et diablement... séduisante !) Françoise Fabian, dans « Ma nuit chez Maud », l'une des écritures les plus admirables, aux dialogues et à l'image, du cinéma français (Eric Rohmer, bien sûr). « Reconnue aujourd'hui comme une des plus mélomanes des actrices françaises, elle préside depuis 2007 aux Fêtes de Nohant, autour du souvenir en Berry de Chopin et George Sand ».

Tzigane et franciscain

Elle sera voix parlée dans une pièce rare de Liszt, un mélodrame (un cadre commencé fin XVIIIe et que le XIXe romantique a sublimé, en particulier chez Schumann, dont « L'enfant de la lande » est frère halluciné de l'Erlkönig schubertien) : la Lénore de Burger est sous le signe d'une écriture harmonique hardie et d'une pensée musicale fragmentaire ». Les Wanderer-Voyageurs « transposeront » (on sait que ce fut une activité compositrice très importante de Liszt pour « diffuser » ceux qu'il admirait, et parfois lui-même) Les Trois Tziganes (Franz se définissait comme une alliance de Franciscain et de Tzigane), La Cellule de Nonnenwerth (un couvent...franciscain auquel Liszt rendit visite en 1840) et La Lugubre Gondole, une des pièces de la dernière manière, où le vieux compositeur retiré en religion mystique « invente » la future musique atonale du début XXe. Et à côté d'extraits passionnants de Lord Byron (son Voyage de Childe

Harold fit frémir l'Europe) et du jeune Franz – les Lettres d'un bachelier ès-musique ; la correspondance avec Marie d'Agoult, l'aristocrate des amours passionnées avec laquelle il brava la bienséance louis-philipparde des années Trente, l'écrivaine qui fut aussi la mère de Cosima, future Madame von Bulow puis Wagner – , on écouterait La Vallée d'Obermann.

Les rêveries du mélancolique Obermann

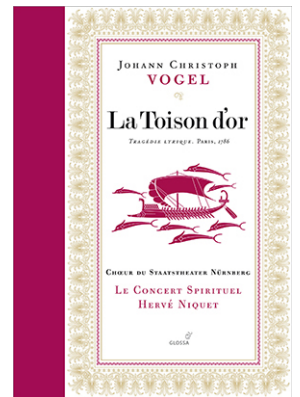
Cette pièce figure dans les Années de Pèlerinage, chapitre Suisse, où Liszt « conta » ses fugues avec Marie... Et fut admirable traducteur musicien d'un trop négligé (de nos jours) pré-romantique français, Etienne Pivert de Senancour qui inventa un Werther de ce côté du Rhin et du Rhône, merveilleux mélancolique dont les Rêveries ont fasciné les contemporains cultivés : « nous ne sommes malheureux que parce que nous ne sommes pas infinis », écrit dans son récit-Journal Intime Obermann, qui promène sous les montagnes helvétiques son mal de vivre, et l'écriture si musicale d'un esthète replié sur sa solitude enchantée : « Même ici, je n'aime que le soir. L'aurore me plaît un moment, je crois que je sentirais sa beauté , mais le jour qui va la suivre doit être si long ! Accident éphémère et inutile, je n'existais pas je n'existerai pas ; et si je considère que ma vie est ridicule à mes propres yeux, je me perds dans des ténèbres impénétrables... Livrés à tout ce qui s'agite autour de nous, nous sommes affectés par l'oiseau qui passe, la pierre qui tombe, le vent qui mugit, le nuage qui s'avance, nous sommes ce que nous font le calme, l'ombre, le bruit d'un insecte, l'odeur émanée d'une herbe...

[Caluire \(69, périphérie nord de Lyon\). Week-end au Radiant de Caluire. Trio Wanderer, Christophe Gaugué, Marie-Christine Barrault.](#) Samedi 18 janvier 2014. Master-Class du Trio Wanderer, 14h30. Conférence, 18h30. Concert, 20h30. Brahms (1833-1897) , Schubert (1797-1828), Fauré 1845-1924). Dimanche 19 janvier : Brunch, 10h30. 15h, concert avec M.C.Barrault : Liszt (1811-1886), textes et musique.

Information et réservation : T. 04 72 10 22 19 ;

Vidéo. Vogel : La Toison d'or (1786). Résurrection lyrique

Tempérament de feu ! Vogel n'est pas qu'un émule de Gluck, il égale amplement son maître sur la place parisienne, ayant un sens souverain des situations dramatiques, de l'architecture lyrique, sachant surtout offrir un portrait de femme fulgurant et éruptif, parfois tendre et blessé, toujours tendu et frénétique. La découverte est de taille : elle enrichit considérablement notre connaissance de l'héritage gluckiste à Paris, et à la Cour de France au cœur des années 1780.



Feu et tourments de l'éblouissante Médée de Vogel

Bien avant Cherubini et sa fameuse et déjà romantique Médée (1797), voici dès 1786, la figure de la magicienne en Colchos, amoureuse ivre et possédée par sa démesure exclusive, prête à tout pour conquérir (en pure perte et si vainement : l'amour rend ...), y compris à tuer sa rivale, ni plus ni moins et ce dès la fin du II (assassinat d'Hipsiphile). Du début à la fin, c'est un déversement sans atténuation de violence verbale, d'engagement radical, de frénésie exacerbée qui sollicite la mezzo dans le rôle de Médée (très vaillante et constante **Marie Kalinine**, dont sur les traces de la créatrice historique la fameuse Melle Maillard, l'intensité ne faiblit pas, malgré la perte d'intelligibilité souvent dommageable). Dans cet aréopage tragique et sanguinaire, digne des grands tragiques grecs, – les seuls références véritablement ciblés par Vogel, soulignons le très beau rôle, un peu court hélas de l'épouse de Jason, Hipsiphile, bientôt proie fatale, venue rechercher son mari (excellente et suave **Judith Van Wanroij**). Elle mourra sous les coups vipérins de sa rivale magicienne. Entre les deux femmes, Jason fidèle à la fable antique, n'est que velléité : héros fabriqué par Médée selon ses humeurs

propices, vrai potache ou faux héros qui se rebiffe en fin d'action mais trop tard – après la mort de son épouse... donc si veul en définitive et ne songeant qu'à sa gloire... Avouons que la tension virile et parfaitement articulée de **Jean-Sébastien Bou** donne chair et sang, c'est à dire crédibilité et assurance au caractère assez faible.

Très investi par les multiples ressorts nerveux et souvent guerriers de l'écriture orchestrale, **Hervé Niquet** défend avec style et dramatisme une partition passionnante dont les couleurs souterraines, le tumulte continu des cordes s'inscrivent immédiatement dans une ébullition romantique : tout l'acte III en particulier après la grande scène de Médée, n'est que succession de tutti à l'orchestre et pour le chœur, un tumulte collectif pourtant parfaitement construit et finement caractérisé, – dommage qu'ici nous n'ayons pas l'articulation affûtée de la Maîtrise de CMBV ni l'éloquence élégantissime du Chœur de chambre de Namur. Vif et nerveux et pourtant sans sécheresse, le chef souligne l'ardente flamme, le nerf moteur de toute l'action, aux lueurs et éclats souvent foudroyants qui annoncent à quelques années près, la violence des temps révolutionnaires.

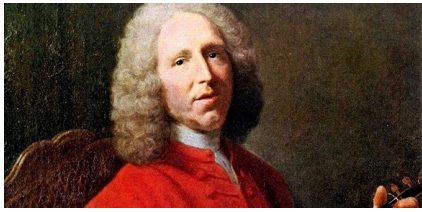
Et pourtant ailleurs, en contrepoint expressif, – preuve que Vogel sait varier sa lyre ardente..., la prière de Calciope à l'endroit de Médée (voix trop ample et surexpressive de Hrachuhi Bassenz), ou plus tard la scène où Médée convoque la Sybille en sa caverne (chant halluciné tendu parfois court de **Jennifer Borghi** qui elle aussi reste fâchée avec l'intelligibilité du français tragique), aux éclairs annonceurs des grandes scènes fantastiques et frénétique d'un Spontini... sont autant d'épisodes magnifiquement composées, entre fulgurance et expressionnisme ardent. Du début à la fin, la coupe haletante de la partition toute entière dévolue à la passion totale et malheureuse de l'amoureuse Médée saisit par sa justesse. Jamais compositeur n'eut à ce point une telle inspiration pour broser le portrait d'une femme possédée par la folie amoureuse. Le vrai miracle de l'opéra est bien là : dans la figure passionnée,

passionnante de la magicienne plus femme et impuissante qu'aucune autre, malgré ses enchantements. L'un des rôles les plus ambitieux et les plus endurants de l'opéra français à l'époque des Lumières : sommet culminant après la scène 2 du III, la scène 4 du même acte, entre grand air, récit, lamento, entre larmes, cris, imprécations et possession reste mémorable. Révélation jubilatoire.

Johann Christoph Vogel : La Toison d'or, 1786. Marie Kalinine, Judith Van Wanroij, Jean-Sébastien Bou ... Le Concert Spirituel. Hervé Niquet, direction. Soulignons au crédit de cette nouvelle publication, le soin éditorial et la qualité des textes et contributions édités à l'appui du livret intégral. La genèse de l'opéra, le portrait de l'auteur (un jeune génie dévoré par le démon de l'alcool...), le mythe de Médée à l'épreuve de la peinture d'histoire et de la scène lyrique... apportent entre autres, des éclairages précieux pour mesurer l'événement que demeure cette résurrection majeure grâce au disque. Incontournable.

Versailles : Musiques pour les noces de Marie-Antoinette et de Louis XVI, Les Siècles

(novembre 2012)



Musiques pour Marie-Antoinette... Dans la galerie des Glaces à Versailles, l'orchestre sur instruments anciens Les Siècles joue sous la direction de François-Xavier Roth, le programme des fêtes pour le mariage de Marie Antoinette et de Louis XVI : Gluck représentant de la musique moderne puis Rameau et Lully réécrits par Gossec et Dauvergne, dans le style néoclassique des années 1770 ... Grand reportage vidéo

CD. Stravinsky: Le sacre du printemps (Jordan, 2012)

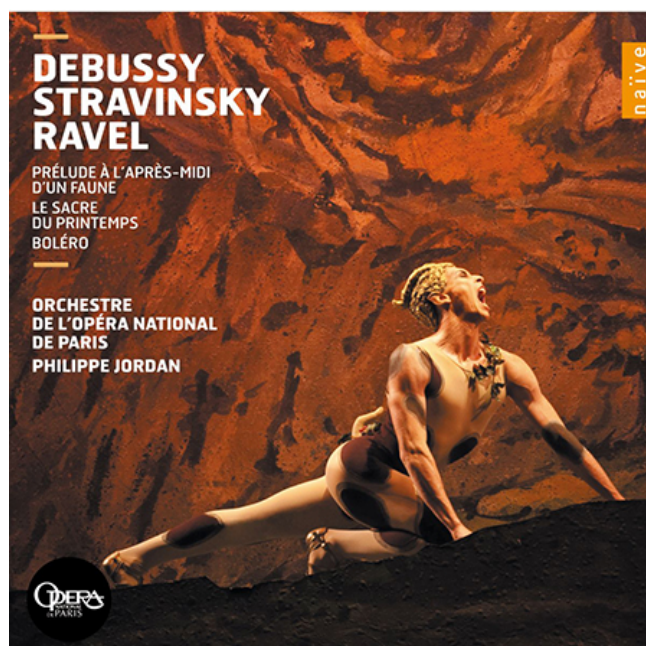
CD. Philippe Jordan fête avec volupté les 100 ans du Sacre de Stravinsky ... *Enregistré en mai 2012 à l'Opéra Bastille, ce nouvel album (le 2^e déjà) de Philippe Jordan avec l'Orchestre de l'Opéra national de Paris* confirme les préludes amorcés entre chef et musiciens : une entente évidente, un plaisir supérieur pour vivre la musique ensemble. Depuis leur Symphonie Alpestre de Strauss, montagne philharmonique d'une prodigieuse narration sonore frappée du sceau de l'imagination climatique, les interprètes se retrouvent ici en mai 2012 pour deux autres sommets de la musique symphonique française et spécifiquement parisienne. Dans l'histoire des Ballets Russes, le Prélude comme le Sacre du printemps indiquent clairement un point d'accomplissement pour les deux compositeurs : l'ivresse érotique et l'enchantement semi conscient s'impose à nous dans un Prélude d'une délicatesse infinie; quant au Sacre, voilà longtemps que l'on n'avait pas écouté direction aussi parfaite

et équilibrée entre précision lumineuse (détachant la tenue caractérisée et fortement individualisée de chaque instrument protagoniste) et expressionnisme symboliste !

Le Sacre enchanté de Philippe Jordan

La baguette de Philippe Jordan aime ciseler dans la suggestion mais aussi ici, mordre dans l'ivresse libérée des timbres associés d'une infinie inventivité ; le chef s'appuie sur la manière et le style supraélégant des instrumentistes parisiens dont les prédécesseurs en mai 1913 dans la fosse du TCE avaient fait la réussite révolutionnaire de la partition. Jordan ajoute une précision électrique et incandescente, une vision de poète architecte aussi qui sait unifier, structurer, développer une dramaturgie supérieurement aboutie... et frappante par son relief, sa vivacité, comme des teintes plus délicatement nimbées et voilées.

Fureur et ivresse des timbres associés. Comparée à tant d'autres versions soit rutilantes, soient sèches, soit littéralement narratives, Philippe Jordan apporte aussi le mystère et l'enchantement, toute la poésie libre des instruments sollicités. Quelle maestria ! Quelle conviction dans la tension progressive... La volupté de chaque épisode est nourrie d'un onguent magicien ; l'expérience lyrique du chef, directeur musical de l'Opéra, en est peut-être pour beaucoup et l'on se dit que Nicolas Joel n'aura pas tout rater à Paris: nommer le fils du regretté Armin Jordan, capable de vrais miracles à Paris, Philippe à la tête de l'orchestre maison



aura été un acte convaincant qui porte aujourd'hui des fruits éclatants. Voici du Sacre du printemps et pour le centenaire de l'oeuvre, une nouvelle version de référence sur instruments modernes. Le champion et pionnier dans le domaine s'agissant de la partition de Stravinsky demeurant évidemment le geste du français François-Xavier Roth, d'une maîtrise incomparable sur instruments parisiens d'époque (1913) et révélateur en ce sens des formats sonores et des timbres instrumentaux originels... après la tournée 2013, le disque devrait sortir fin 2013/printemps 2014.

Sur instruments modernes, le chant des instruments fait tout ici, et renforce la réussite magistrale de cet enregistrement dont on ne saurait trop souligner avec admiration le miracle de la volupté instrumentale.

Inscrire enfin le Boléro ravélien après les deux chefs d'oeuvre Debussyste et Stravinskien est de la meilleure inspiration : une claire confirmation que l'orchestre et leur chef se montrent très inspiré par la lyre symphonique française postromantique : Du Prélude au Sacre en passant par le Boléro, soit de Debussy, Stravinsky à Ravel se joue ici tout le délirant apanage, bruyant et millimétré du symphonisme français. Lecture réjouissante.

Debussy: Prélude à l'après-midi d'un faune. Stravinsky: le Sacre du printemps. Ravel : Boléro. Orchestre de l'Opéra national de Paris. Philippe Jordan, direction. 1 cd Naïve, enregistré à Paris, Opéra Bastille en mai 2012. Durée : 57mn. Naïve V 5332.